
Vers une archéologie plurielle ?

Alain Marliac

Résumé

Hors Occident où la scolarisation a plus ou moins éradiqué les savoirs traditionnels ancestraux, plusieurs formes de passés s'opposent de nos jours dans la vie de beaucoup de peuples de pays en voie de développement. Celui fabriqué sur un temps linéaire par les sciences dont l'archéologie, celui temporellement vague, plus identitaire, hérité de la tradition (légendes et mythes) et ceux créés par les différents groupes de ces peuples puisant selon leurs besoins et leurs valeurs dans le premier, au fur et à mesure de l'introduction de l'archéologie chez eux. Il revient aux archéologues, aux anthropologues et aux politiques de veiller, puisque ces différents savoirs répondent à des sollicitations inévitables et diverses, à leur équilibre critique comme à leur libre circulation.

Mots-clés : passé, développement, savoir scientifique, savoir ordinaire, croyance, Nord-Cameroun, Âge du Fer.

« Qui pourrait se mesurer à son passé sans les archéologues et les historiens ? » (Latour 2006 : 202)

De nos jours la présentation du passé (ou des passés pour chacun de nous) est éclatée en discours et récits de toutes sortes, scientifiques ou autres (Marliac 2011b). Leur base est constituée en partie par ce qu'on appelle le patrimoine, depuis les objets ostensifs (sites, artefacts, paysages et monuments), jusqu'aux pratiques, coutumes et théories, objets dits performatifs. Tous ces discours, fondés sur telle ou telle vision du monde, sont le fruit d'un traitement particulier de ce passé-patrimoine comme ont pu le montrer les différentes versions, déclarations et débats au sujet de revendications telles : *nos ancêtres les Gaulois* (Demoule 2012), *nos ancêtres les Égyptiens* (Diop 1954, 1967, 1981), *notre ancêtre Lucy*, ou de l'identification de Great Zimbabwe.

Ce traitement consiste en l'adaptation/juxtaposition/mélange/traductions réciproques/associations, etc., de tous les éléments disponibles, qu'ils viennent de l'archéologie, de l'histoire, des coutumes, légendes ou de rêves et imaginations diverses. On a un aperçu de ce traitement (ses fondements et ses objectifs : la théorie) à travers la façon dont l'histoire est enseignée aux enfants ou racontée aux adultes (manuels, textes, expositions, iconographies, films), selon les époques et les pays. Par exemple, l'histoire est dispensée en Israël selon deux enseignements parallèles qui ne communiquent pas : les départements d'Histoire juive¹ et ceux d'Histoire générale.

Le passé ne nous est pas donné avec nos gènes. Nous l'apprenons avec, de proche en proche, celui des autres, à travers la langue maternelle et il est distribué par éléments de savoirs plus ou moins organisés en récits plus ou moins rationalisés selon des cercles qui vont s'élargissant ou pas : famille, alliés et amis, métier, village, ville, etc. (c'est ce que j'avais appelé jadis, le *Passé simple* ; Marliac 2001) ; puis éventuellement, école, lycée, et enfin : catéchisme, madrasa, yeshiva, école du Parti, ashram, clubs, sectes, sociétés secrètes, initiations et aussi médias.

La vision du passé fournie par l'archéologie a mis des décennies à pénétrer jusqu'aux recoins de nos provinces et des savanes africaines (Thiaw 2003). Ainsi, bien après la naissance de l'archéologie préhistorique comme science (Laming-Empeire 1963), Michel Serres (1994 : 34) note que « *les villageois et métayers de mon enfance dans le Quercy ou la moyenne Garonne n'avaient jamais participé à l'histoire², qu'ils ne cherchaient pas à comprendre par pur désintéret ou qu'ils ne rencontraient que par la conscription et le service militaire, implacablement haï3* ». Qu'était le passé dans leurs têtes ? Quel passé porte sens pour tel ou tel individu ou tel ou tel groupe ? « *How did ancient cultures make do with their pasts and their identities before the coming of archaeology (in precolonial times)* » ? (Marliac 2011a).

1. Délivrant un enseignement appuyé sur les thèses essentialistes juives bâties entre le 19^e et le 20^e siècles (Sand 2010 : 48).

2. (années 1930-40). Dont ils avaient été néanmoins les acteurs/objets inconscients...

3. Michel Serres n'a jamais conduit - à ma connaissance - d'enquête ethnographique sur ces villageois et leurs traditions orales (leur participation à l'Histoire)...

L'Histoire

La masse de connaissances construites par l'Histoire (les disciplines historiques modernes), sa situation monopolistique comme « science », de même que la *théorie* qui les présente et les organise, dépassent toute autre connaissance, d'où la citation posée ici en exergue rappelant par qui, d'abord, est construit le passé-patrimoine : ce sont les discours scientifiques (essentiellement ici : histoire + archéologie), ou prétendus tels, qui ont pris l'ascendant sur tous les autres.

Dans l'Histoire, chacun est appelé à croire aux reconstructions que celle-ci présente, en opposition aux histoires antérieures auxquelles nos prédécesseurs « croyaient » tout autant : légendes, contes, religions, propagandes et mythes. Ces mots eux-mêmes évoquent pour nous, élèves des écoles communales d'après-guerre, des choses merveilleuses, incroyables, douteuses et même parfois ridicules à rejeter dans le passé, l'enfance ou l'exotisme. La conception historique la plus communément répandue et eurocentrée est celle d'un déroulement depuis un passé négatif, plein de superstitions et de religions, vers un présent-futur en progrès, ce mouvement effaçant le passé définitivement. C'est la conception moderne du temps (Latour 1991 : 20, 93 ; Marliac 2007). C'est le trop fameux *sens de l'histoire*...

Mais, en écho à notre exergue, on peut se demander : si le passé est un objet construit, qu'en est-il du passé traditionnel, ordinaire des peuples, et du Passé simple ? Peut-on en dire quelque chose en dehors de ceux dont on vient de dire qu'ils le construisent « scientifiquement »⁴ (Marliac 2007) ? Peut-on associer toutes les définitions et opinions sur ce passé-patrimoine, et comment ? Qui sont ceux qui le construisent ? Comment le construisent-ils ? Est-ce la seule base sur laquelle s'appuyer ? Comment discerner entre les versions diverses du passé ? Comment puis-je construire mon propre passé ? Quelle est la version que chacun porte en soi ? Comment la vit-on ? Comment partage-t-on un passé ?

Passé N° 1

Ce sont les produits de l'archéologie (archéologie classique, préhistorique, protohistorique), qui constituent l'essentiel du passé-

4. Le patrimoine est constitué des objets, monuments et reconstitutions effectuées et interprétés par les archéologues, historiens, anthropologues, technologues à partir de fouilles.

patrimoine. Cette science n'est elle-même qu'une sous-discipline de l'anthropologie⁵, tournée vers les peuples du passé sans écriture, préférentiellement, mais non uniquement puisqu'elle peut recouper des périodes connues de l'histoire ou de l'ethnologie par ailleurs, comme c'est le cas au Nord-Cameroun, pour la période d'invasion peule (18^e-19^e siècles). Dans ces cas, on parle d'archéologie historique (e.g. Reid & Lane 2004), et c'est cette forme d'archéologie à laquelle nous allons nous restreindre ici.

Comment se présentent les produits de l'archéologie, ses objets ? La plupart du temps ils apparaissent sous forme de classifications de poteries, objets de pierre ou de métal, parures, architectures, etc., croisant ou associant différents traits. Les typologies qui en sortent sont associées au descriptif des objets complexes comme les peintures dans les cavernes, les habitats, les sols, les fortifications, les fours et silos (la stratification archéologique), etc., qui peuvent donner aussi des typologies et des chronologies (la civilisation des Champs d'Urnes en Europe, les styles de l'art rupestre saharien. Divers traitements statistiques, des listes, des diagrammes susceptibles de répondre à telles ou telles questions anthropologiques peuvent être fabriqués par comparatisme. Si le matériel le permet, il pourra aussi être possible de définir le mode de vie domestique, villageois (et parfois citadin), les techniques (fonte d'un métal, stockage des récoltes), les domestications (sorgho, mouton, etc.), les échanges (troc) et éventuellement le niveau socio-économique (chasseurs, nomades, pêcheurs : cultivateurs, marchands, artisans, etc.). On peut aussi découvrir des ensembles qui donnent une idée des religions ou de la stratification sociale et prendre en compte les monuments laissés par telle ou telle civilisation comme les murs de Loropéni au Burkina Faso ou les mégalithes de Bouar en RCA.

Le principe suivi est que telle ou telle technologie (poterie, métal), produisant tels ou tels objets (habitats, outils, armes, parures, etc.) et les décorant de telle façon, définit un groupe sous une typologie en le différenciant par conséquent de ses voisins⁶ caractérisés par tels autres techniques et décors... L'ensemble des traits (typologies + descriptions +, etc.) – à tel niveau de généralité cohérente – forme ce que l'anthropologie appelle une *culture* (ethnie, peuple, civilisation) et l'histoire une période (civilisation) parfois un *style*⁷. Au-delà, on entre,

5. « *Archaeology is anthropology or it is nothing* » (Willey & Phillips 1958).

6. Tout groupe délimite des anti-groupes...

7. On parle ainsi du *naqadien* en Egypte, du *magdalénien* en France, du *jōmon* au Japon (Leroi-Gourhan 1988). Au milieu de ces typologies émerge parfois un [objet] rescapé, unique ou rare (cimetière), parfois très beau et objet de la convoitise des marchands d'art (têtes d'Ifé, bronzes du Bénin).

sans que la frontière soit nette, dans le domaine de l'interprétation historico-anthropologique.

Un passé est donc saisissable au-delà des générations dont nous sommes issus, au-delà du passé historique des populations présentes sur le même lieu et au-delà de notre propre passé individuel. Ce passé fait – tout en même temps – d'objets réels (le patrimoine/les collections des musées), et de définitions où s'associent nombre d'éléments (objets performatifs), se présente sous forme d'énoncés scientifiques sujets sans cesse à améliorations et caractérisés par la connaissance complète de leurs conditions d'établissement. En archéologie, mis à part la fouille qu'on ne peut reproduire⁸, les [objets] sont définis clairement même si parfois insuffisamment (un pot, un sol de cuisine, une sépulture, un autel, le pastoralisme, sont des définitions en fait toujours générales, toujours insuffisantes). L'ensemble constitue le contenu des publications archéologiques *stricto sensu*. C'est ce que j'avais appelé le *Passé composé* (Marliac 2001).

Lorsque l'accord se fait entre archéologues dont l'activité se fonde sur une théorie partagée plus un ensemble de méthodes et de techniques connues (manuels et enseignements), les résultats de leurs travaux se transforment en « faits », c'est-à-dire en définitions solides sur lesquelles, en principe, on ne revient plus sauf réinvestissement d'études de même niveau. La tradition en archéologie voulait que, à l'image des personnalités ethniques actuelles/traditionnelles (anglais, peul, zoulou, maori, guarani, etc.), indiscutables même si momentanées et controversées, on baptise une culture préhistorique – à partir du nom du site originel (site éponyme) – sans que cela bien évidemment entraîne qu'on la connaisse totalement jusque et y compris dans son autodénomination. J'ai ainsi baptisé deux cultures de l'Âge du fer (entre les 5^e et 16^e siècles de notre ère) que j'ai découvertes et étudiées au nord du Cameroun : *Salakien* et *Mongossien*⁹. Ces dénominations sont des véhicules de valeur momentanée et purement archéologique (Marliac 2011b).

Ce passé-patrimoine une fois constitué nommé – relativement donc – à l'intérieur de la communauté des archéologues, que doivent en accepter/croire/penser les citoyens nord-camerounais actuels, pour

8. Les [objets] extraits des relations spatiales entre objets et de leurs interprétations (sol de cuisine, sépulture, silo, autel, etc...) ne sont pas reproductibles non plus. D'où le soin qui devrait toujours être apporté, dans la recherche archéologique, à l'étape des fouilles.

9. Rien ne reste hélas du patrimoine exhumé lors des fouilles car il n'y a pas de structures muséographiques au Cameroun. Les rares lieux de magasinage des objets ont été vidés ou détruits (Station ISH de Garoua, CGN de Yaoundé). Seules subsistent des illustrations (Marliac 1991, 2006, Langlois 1995).

autant qu'ils en sentent le besoin¹⁰ ? Quel est leur passé dans ce « passé scientifique » ? Peut-on croiser ce dernier avec le passé des gens ?

Passé N° 2

Comme dans beaucoup de régions, à des dates variées, le passé-patrimoine, tel que les archéologues le définissent, a fait irruption dans des cultures qui en avaient un tout différent. Les populations concernées (y compris les indigènes de l'Europe avant la Renaissance, pendant les Lumières et même longtemps après : cf. la citation de M. Serres *supra*) n'avaient nul besoin de ces nouvelles connaissances. Elles avaient vécu durant des millénaires sans savoir archéologique et elles auraient pu persister ainsi n'eût été la pénétration chez elles de tous les autres savoirs technoscientifiques accompagnant, en Afrique, l'arrivée des Européens et l'activité des vecteurs de ces savoirs (administrateurs, médecins, commerçants, bâtisseurs, militaires, instituteurs et chercheurs). On est étonné souvent de noter l'indifférence, parfois l'ignorance, des habitants face aux ruines (quelquefois colossales) voisines, dans leurs propres régions (buttes anthropiques au Nord-Cameroun, pyramides égyptiennes, temples mayas, mégalithes de Bouar, *tohua* des Marquises...), parfois même transformées en carrières.

Si on enquête sur la connaissance que ces cultures ont, *dans leurs propres termes*, de leur passé, on obtient la plupart du temps, dans des langues variées, des récits de migrations, installations, entrecoupés, au niveau des groupes (ethnies/peuples) de légendes et fondés souvent sur des mythes d'origine. Ces narrations de groupes, familles ou clans, sont profondes de quelques décennies, au plus quelques siècles selon des chronologies imprécises. Elles sont associées à des rites différents selon les ethnies. On peut aussi isoler dans ces cultures des types de cultures matérielles différents associés aux groupes (ex.alebasses, vanneries, poteries, armes, architectures), mais elles peuvent aussi être partagées (Massa, Tupuri, Mussey, Musgum au Nord-Cameroun). Les personnes concernées commentent et même discutent ces récits, les modifient, mais ne les rejettent pas en général. Elles y croient, c'est-à-dire leur attribuent une part de vérité. Elles identifient par ailleurs plus ou moins bien les vestiges d'anciens peuplements : poteries, perles, tombes, etc., parfois les ignorent complètement ou se les approprient

10. Comment les français actuels se rattachent-ils aux gaulois considérés jadis comme des « sauvages » alors qu'on sait désormais qu'ils vivaient dans des villages et des villes, traçaient des routes, extrayaient l'or, forgeaient et ouvraient outils et bijoux, commerçaient avec toute l'Europe, construisaient des temples, et attirèrent probablement ainsi la convoitise de Jules César ?

culturellement. Pour ce qui est du Nord-Cameroun, chaque peuple possède un passé mythique (mythe d'origine) et un passé proche (traditions orales) que les anthropologues et historiens ont relevé (Tardits 1981). Ce dernier n'est jamais très profond, ni mesurable, au-delà de directions générales ou de lieux de passage (par exemple Goudour au Diamaré, Seignobos & Iyébi Mandjek 2000).

Les définitions qu'on peut extraire de ces passés sont différentes des définitions scientifiques et n'ont jamais les contours nets de ces dernières. Comment ainsi corrélér le *Zaman kitaaku* (le temps indéfini des Peuls avant leur conversion à l'islam), le Temps du Rêve des Aborigènes, le Temps des anciens Égyptiens et les séquences archéologiques positionnées dans le cadre du Temps moderne (à l'aide des techniques de datation : 14C, K/Ar, Thermoluminescence, etc) ? L'ensemble des constituants de ces croyances ne peut-être ajusté trait pour trait aux ensembles construits par l'archéologie. Les connaissances ne sont pas comparables sauf traduction donc avec perte d'information dans un sens et généralisation dans l'autre¹¹.

Faut-il choisir ?

Nous avons en fait face à face, mais aussi s'entre-pénétrant, deux ensembles de définitions et de représentations plus ou moins imagées du passé, ou deux Passés construits différemment. Le **N° 1** est fort de faits scientifiques c'est-à-dire de faits durs (plus ou moins selon les cas) qui concentrent un grand nombre d'éléments à grand prix (labos, appareils, chercheurs = argent + alliés hors sciences) : il a donc une certaine force acquise dans le cadre de la discipline. Il est de constitution récente. Il nécessite, pour être discuté ou détruit, d'autres faits aussi durs, mais, encore une fois, dans le cadre de la discipline. Aucune science ne peut sortir de sa pratique sauf à cesser d'être science.

De l'autre côté, le **N° 2** est beaucoup plus mince et souple, multiforme (poésie, contes, chants, danses, arts, etc.), sujet entre individus et groupes/antigroupe, à variations et intégrations, mais informant certaines conduites des individus qui s'y rattachent. Il est disponible à tous les instants de la vie, mais peu profond dans le temps. Il est appris dès l'enfance et transmis entre générations en se transformant. Si ses « énoncés » sont moins durs, il est tout à fait suffisant pour la majorité des gens. Il précède le Passé **N° 1** qui est venu le croiser et le mettre en cause.

11. *Man does not really have a past unless he is aware of having one, because only this awareness ushers in the possibility of dialogues and choice* (R. Aron in Lenclud 1997 : 47).

Mais les définitions archéologiques n'épuisent pas l'objet susceptible d'appréciations/utilisations autres : poétiques, littéraires, musicales, sentimentales, plastiques, religieuses et *politiques*.

Au fur et à mesure de la pénétration des sciences dans le Tiers Monde, même si « *the knowledge of the people being developed is ignored or treated as mere obstacles to rational progress* » (Hobart 1993 : 2), des Passés N° 3, composés de mélanges hétérogènes et donc non-scientifiques *stricto sensu*, émergent. Même simplement juxtaposés, ces éléments des deux Passés forment, comme nous le disions, des assaisonnements extrêmement variés et plus ou moins controversés selon les cas souvent à usage sociopolitique¹². Cela va du poids historique de la civilisation arabo-musulmane en Europe Occidentale, jusqu'à des thèmes tels : *nos ancêtres les gaulois*, *nos ancêtres Lapita* (en Nouvelle-Calédonie et au Vanuatu), en passant par *nos ancêtres asiatiques/solutréens* pour les Etats-Unis, jusqu'aux *ancêtres égyptiens* pour les Africains subsahariens (Diop et ses épigones et L'Histoire de l'Afrique éditée par l'UNESCO en 1985 : Logan 1989).

Les faits scientifiques sont les nœuds d'un réseau qui ne recouvre pas la totalité du réel, mais l'enserme dans un filet et laisse donc tout le reste entre ses mailles. Ces nœuds peuvent être défaits, difficilement ou très difficilement, mais le reste – entre les mailles – c'est l'ensemble des connaissances « autres » avec lesquelles l'humanité a vécu et construit la réalité depuis des millénaires et continue de le faire quotidiennement. Les résultats scientifiques – acquis d'une certaine façon – font partie des définitions solides, mais limitées quand on a besoin de nouvelles définitions¹³.

Dans le monde moderne, de la différence de fabrication entre connaissance ordinaire et connaissance scientifique, de l'asymétrie entre leurs produits, on est passé à une opposition connaissance/croyance (et même science/antiscience) où ce qui relève de la croyance est dévalué et sert de repoussoir. C'est la connaissance scientifique qui a fait naître le sens moderne de la notion de *croyance*¹⁴ en jugeant rationnel et supérieur un mode de savoir et, par contraste, irrationnel l'autre. Les deux formes de savoir différentes, illustrées ici par le thème

12. Allant jusqu'au dépôt de plaintes pour « racisme » ou « mensonge » obligeant les magistrats à trancher des sujets parfois indécidables qu'ils ne maîtrisent pas plus que les citoyens... en passant par les appropriations diverses des monuments ou de tel ou tel héros national (Jeanne d'Arc, Arminius, Chaka, R.A. Kartini).

13. « C'est l'intensité des controverses qui force la littérature à devenir technique » (Latour 1995 : 80).

14. La croyance n'est croyance que pour l'incroyant (Pouillon 1979).

du Passé-Patrimoine, ont été peu à peu séparées jusqu'à opposer nos compréhensions du monde. Il a fallu aux philosophes des Lumières croire à la Raison pour penser éradiquer les anciennes croyances et religions¹⁵. Or sur le plan de la logique, ces deux savoirs (scientifique versus ordinaire/ethnique/commun) sont équivalents, seuls les différencient l'accumulation d'alliés-intéressés (humains ou non-humains) qu'ils recrutent pour devenir de plus en plus «durs» (Latour 1995).

Il n'y a pas lieu de séparer ainsi les deux notions – croire et savoir (au sens moderne) – comme s'excluant l'une l'autre sur le plan de la logique. Elles s'opposent quand elles viennent à se croiser du fait de leur constitution ce qui est le cas depuis plus de trois siècles. On peut très bien accepter les énoncés scientifiques tels qu'ils sont, limités par leurs conditions de fabrication, et accepter tel ou tel autre énoncé pour ce qu'il exprime, souvent inanalysable en termes scientifiques.

Il importe donc de ne pas traiter nos problèmes uniquement d'après les faits tels que nous, scientifiques modernes, les définissons et les fixons (*matter of fact*), mais aussi selon les valeurs (*matter of concern*) que les hommes utilisent et pour lesquelles ils se prononcent, discutent/ disputent et parfois même combattent. Il leur arrive d'ailleurs parfois, comme dirait Isabelle Stengers (1993 : 103), de refuser d'entrer dans le laboratoire de l'archéologie (et des sciences annexes) et de se soumettre à ses conditions.

Les décisions concernant la valeur et l'usage de la science ne sont pas des décisions scientifiques : ce sont des décisions existentielles (Feyerabend 1989 : 39)

15. Le savoir dit rationnel s'appuie lui-même sur une notion discutable : la Raison. " Grâce à la Raison-Information /.../le travail de production d'un collectif /.../ est remplacé par l'acceptation d'un destin inéluctable qui dépend de lois supérieures aux humains, connues des seuls experts et auxquelles personne ne peut rien. " (Latour 1997 : 111-112)

Références

- Demoule J.-P., 2012 – *On a retrouvé l'histoire de France. Comment l'archéologie raconte notre passé.* R. Laffont, Paris.
- Diop C.-A., 1967 – Antériorité des civilisations nègres: mythe ou vérité historique ? *Présence Africaine*, Paris.
- Diop C.-A., [1954] 1979 – Nations nègres et culture. *Présence Africaine*, Paris.
- Diop C.-A., 1981 – Civilisation ou Barbarie. *Présence Africaine*, Paris.
- Feyerabend P., 1989 – *Adieu la raison.* Seuil, Paris.
- Hobart M., 1993 – The Growth of Ignorance ? in Hobart M. (ed) 1993 - *An Anthropological critique of Development.* Eidos, Routledge, London : 1-30.
- Laming-Emperaire A., 1963 – *L'archéologie préhistorique.* Le Seuil, Paris.
- Langlois O., 1995 – *Histoire du peuplement postnéolithique du Diamaré (Cameroun Septentrional).* Thèse, Univ. de Paris I Panthéon-Sorbonne, Ms. 4 vol. Paris.
- Latour B., 1991 – *Nous n'avons jamais été modernes.* La Découverte, Paris.
- Latour B., 1995 – *La science en action.* Gallimard, Folio, Paris.
- Latour B., 1997 – On ne peut rien contre la fatalité des faits. La rhétorique de l'impuissance. In Club Merleau-Ponty, *La pensée confisquée.* La Découverte, Paris : 107-122.
- Latour B., 2006 – *Changer de société. Refaire de la sociologie.* La Découverte, Paris.
- Lenclud G., 1997 – History and tradition. In Mauzé (dir) 1997 – *Present in Past. Some uses of Tradition in Native Societies.* Press of America Inc., Lanham, E.-U.
- Leroi-Gourhan A., (dir) 1988 – *Dictionnaire de la Préhistoire.* P.U.F., Paris.
- Lugan B., 1989 – *Afrique, l'Histoire à l'endroit.* Perrin, Paris.
- Marliac A., 1991 – *De la préhistoire à l'histoire au Cameroun Septentrional.* ORSTOM Etudes & Thèses, 2 vol. Paris.
- Marliac A., 2001 – Composed vs Simple Past : About Archaeologists and their partners. *Inter. Jour. Hist. Archaeology* 5, 3 : 203-218.
- Marliac A., 2006 – *Archéologie du Diamaré au Cameroun Septentrional. Milieux et peuplements entre Mandara, Logone, Bénoué et Tchad pendant les deux derniers millénaires.* BAR International Series 1549, Cambridge Monographs in African Archaeology 67, Archaeopress, Oxford, G-B.
- Marliac A., 2007 – Nouveaux objets du temps passé, in Marliac A. 2007 (ed), *L'interdisciplinarité en question.* L'Harmattan : 227-255.
- Marliac A., 2011a – Can archaeology contribute to identity building in Africa ? in V. Filia (ed) *Multiple Identities in postcolonial Africa.* Publishing House Moneta FM- Univ. Hradec Kralové (Tchéquie) : 141-150.
- Marliac A., 2011b – Regards scientifiques mais à quel prix ? Comm. Colloq. Inter. Soc. des Africanistes *Quels regards scientifiques sur l'Afrique depuis les indépendances ?*, Paris M.Q.B., Ms. 26 p.
- Pouillon J., 1979 – Remarques sur le verbe 'croire'. In M. Izard et P. Smith (eds) - *La Fonction symbolique.* Gallimard, Paris.
- Reid A.M. & Lane P.J. (eds) 2004 – *African Historical Archaeologies.* Kluwer Academic/Plenum publishers, New York.
- Sand Sh., 2010 – *Comment le peuple juif fut inventé.* Flammarion, Champs, Paris.

Seignobos C. & Iyébi Mandjek O. (eds) 2000 – *Atlas de la province Extrême-Nord du Cameroun*. (Pl. 7 : Mise en place du peuplement). MINREST-IRD, Paris.

Serres M., 1994 – *Eclaircissements. Entretiens avec Bruno Latour*. Flammarion, Champs, Paris.

Stengers I., 1993 – *L'invention des sciences modernes*. La Découverte, Paris.

Tardits C., 1981 – *Contribution de l'ethnologie à l'histoire des civilisations du Cameroun*. Coll. Intern. CNRS N° 551, 2 vol., Paris.

Thiaw I., 2003 – Archaeology and the public in Sénégal : reflections on doing fieldwork at home. *Jour. Afric. Archaeology* 1, 2 : 215-225.

Wiley Y.G. & Phillips Ph., 1958 – *Method and Theory in American archaeology*. Chicago Univ. Press.

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some debris and tools scattered around. The overall scene is one of active archaeological work.

PATRIMOINES

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Patrimoines

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola (www.miola.net)
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX (www.cominthebox.fr)

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille